LACITO - documents

EURASIE

5

Frank ALVAREZ-PEREYRE
(éditeur)

ETHNOLINGUISTIQUE

CONTRIBUTIONS THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

SELAF
5, rue de Marseille
75010 PARIS
1981

Ethnolinguistique : contributions théoriques et méthodologiques.
1981, Paris, SELAF (LACITO-DOCuments, Eurasie 5)

ÊTRE ETHNOLINGUISTE, EN GASCOGNE, AUJOURD'HUI...

par Jean-Claude DINGUIRARD

- *Je suis ethnologue, voyez mon zèle! je suis linguiste, vive Saussure!...* Il n'y a que dans la Fable, hélas, qu'une double appartenance aide à se tirer d'embarras. C'est à plein gosier, mais tout platoniquement, qu'on appelle à l'interdiscipline dans le petit monde de l'Université : l'ethnolinguiste y reste vu d'un oeil désespérément torve.

De "purs" linguistes entendent bien ne pas être confondus avec lui : ne se mêle-t-il pas de sémantique, une discipline qui n'a même pas réussi à s'assurer un statut scientifique, et qui *donc* ne ressortit pas à la linguistique ? Ne riez pas, j'ai parfois entendu de réputés spécialistes proférer cette incongruité. L'ossification de la pensée bloomfieldienne par certains épigones aura décidément fait bien du tort à la linguistique, mais elle n'est pas seule en cause : tel spécialiste du lexique bovin ne prétendait-il pas récemment proscrire l'ethnolinguistique des études sémantiques et lexicales ?

L'ethnolinguiste peut-il espérer trouver asile moins rude auprès des doux folkloristes ? On en doute un peu : le signataire de ces lignes n'est pas encore revenu de l'hilarité qui fut sienne lorsqu'il vit, dans une revue d'ethnographie, tel de ses articles censuré pour crime de... *chauvinisme linguistique!* Il y avait osé prétendre que "la linguistique est la clef de tout univers intellectuel" — et c'est là une conclusion

qui ressort tout naturellement, par exemple, des *Religions de la Préhistoire* d'A. LEROI-GOURHAN; mais ce truisme fut jugé intolérable par ces dames des A.T.P., oublieuses des beaux travaux ethnolinguistiques d'A. VAN GENNEP et honteuses — qui sait ? — que la pensée de C. LEVI-STRAUSS ait trouvé dans la linguistique un stimulant.

Ne parlons pas de disciplines moins directement concernées. Si l'ethnolinguiste sait de quelle aide lui est l'Histoire, à qui il demande constamment des faits susceptibles de l'éclairer, la réciproque paraît infiniment rare, et un C. HIGOUNET, qui pratique avec bonheur la toponymie, fait figure d'exception. Un détail, mais irritant : dans *Toulouse et la région Midi-Pyrénées au siècle des lumières* — ouvrage par ailleurs riche et plein d'intérêt —, G. FRECHE prétend fixer les étapes de la diffusion du maïs dans le Sud-Ouest : mais on ne peut souscrire complètement à sa théorie, que contredisent quelques faits bien établis par les travaux de J. SEGUY[1], d'H. POLGE etc. D'un auteur qui cite l'*Atlas linguistique de la Gascogne* dans sa bibliographie, et à qui n'a pas échappé que son problème historique est d'abord un problème de sémantique, on pouvait espérer qu'il s'informât d'un classique de l'ethnolinguistique gasconne; et l'eût-il fait que sa thèse, précisée et nuancée, eût convaincu.

Souvent contraint au monologue par ceux-là même avec qui la discussion serait la plus fructueuse, l'ethnolinguiste en territoire gallo-roman cherche donc un foyer ami. Par bonheur, en France, un seuil lui reste hospitalier, et c'est celui des dialectologues : c'est qu'il n'est guère d'enquête dialectale qui n'amène aussi sa moisson ethnographique. Les Atlas français sont explicitement *linguistiques et ethnographiques* dès leur titre; la *Revue de Linguistique Romane* accueille depuis toujours des études qui relèvent de notre spécialité, ainsi que *Via Domitia*; et ce n'est sans doute pas pur hasard si l'appel lancé en 1973 par la revue *Ethonologie Française* pour constituer un numéro spécial "d'ethnolinguistique du domaine français" aboutit à la parution, en 1975, d'une livraison intitulée "Pluralité des parlers en France". Insistons-donc : dans le domaine gallo-roman, les dialectologues ont partie liée à l'ethnolinguistique; le nom même de cette discipline s'est introduit très tôt chez eux — il y a cours depuis 1955 environ, concurremment à des termes autres, et il semble bien qu'il y fut créé

---

[1]On trouvera un résumé et une application de ses conclusions sur le maïs pp. 79-82 de mon *Ethnolinguistique de la haute vallée du Ger*.

par la force des choses, sous la pression de l'expérience des Atlas linguistiques et non sous l'influence de l'*ethnolinguistics* d'outre-Atlantique, dont la diffusion est plus récente en France. On voudra bien me permettre de souligner le caractère ici spontané du mot : d'entrée de jeu, il laisse supposer que l'ethnolinguistique des dialectologues (et je n'examinerai ici que le domaine gascon) ne se superposera pas forcément avec exactitude avec l'ethnolinguistique née de la description des langues exotiques.

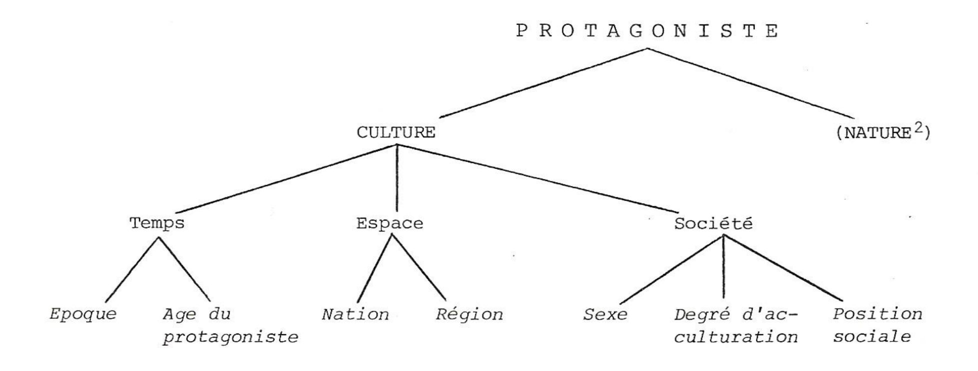
***

Au demeurant, les dictionnaires de linguistique donnent eux-mêmes des images assez variables de cette dernière. Si J. SCHÖN aboutissait pratiquement à un constat d'inexistence, B. POTTIER offre au contraire un programme plantureux; O. DUCROT fait la part belle à l'ethnolinguistique de tradition humboldtienne, tandis que chez J. DUBOIS elle tire un peu vers la sociolinguistique à la Marcellesi... C'est avec la définition de B. POTTIER, sans doute, que le dialectologue se sent le plus à l'aise : sentiment normal, cet auteur étant le seul à poser le problème des rapports, voire de l'identité, entre ethnolinguistique et géographie linguistique. "L'ethnolinguistique étudiera le message linguistique en liaison avec l'ensemble des circonstances de la communication" : la déjà classique définition due à B. POTTIER, je proposerais volontiers de la paraphraser dans mon domaine gascon par quelque chose comme "l'ethnolinguiste étudiera le message dialectal en liaison avec le référent et avec les protagonistes de l'acte de communication". Encore convient-il de s'entendre sur ces mots.

Le détail de la personnalité de chaque individu est bien sûr inexhaustible. Heureusement, nous n'avons à tenir compte de l'individu qu'en tant qu'il appartient à un groupe, ce qui limite sans doute la liste des traits à retenir. Il va de soi que la liste que je vais en proposer est abusivement sommaire, et qu'il faudrait en outre l'adapter à chaque communauté étudiée. Une première dichotomie paraît assez tentante, c'est celle qui fait distinguer entre nature et culture; et, parmi les faits de nature, s'impose sans doute la distinction entre le normal et le pathologique. Bien que ce dernier relève a priori de disciplines autres — la neurolinguistique, l'orthophonie... —, il est difficile à l'ethnolinguiste de ne pas tenir compte, par exemple, de la théorie des famines de G. STRAKA (*Travaux de Linguistique et de Littérature* 2, 1964). Du côté du normal, on connaît des explications par l'anatomie : A. DAUZAT assurait sans rire que le [w] latin avait abouti à [b] en

espagnol et en gascon à cause du "prognathisme très caractéristique de la race ibérique" (*La Géographie linguistique*), mais c'est avec plus d'humour que J. SEGUY s'est demandé s'il fallait attribuer telle non-monophtongaison d'un [aj] à la dolichocéphalie des Béarnais au Moyen Age (*Via Domitia* 1, 1954). La physiologie est moins sollicitée, mais H. GUITER a mis en parallèle groupes sanguins et points d'articulation vocalique (*Revue de Linguistique Romane* 33, 1969), et l'on note avec intérêt la présence d'un euskarologue parmi les hématotypologues pyrénéistes... Passionnantes pour l'ethnolinguiste, les études de ce type restent pourtant à peine amorcées aujourd'hui, alors que l'incidence sur le langage d'autres faits biologiques, comme l'âge et le sexe, apparaît un tout petit peu mieux explorée. Mais c'est sans doute parce que l'âge et le sexe sont également susceptibles d'une approche culturelle.

Pour celle-ci, on peut retenir les paramètres du Temps, de l'Espace et de la Société; non parce qu'ils représentent une vénérable grille de classement, mais parce que chacun d'eux constitue l'une des dimensions extra-linguistique dont l'intégration aux sciences du langage s'est révélée source de progrès. On pourra subdiviser ad libitum chacun de ces paramètres, par exemple de la façon suivante :



. **Le Temps** : que la dialectologue a intérêt à scruter la synchronie à la lumière de la diachronie dont elle porte le poids, c'est ce qu'on

[2]Sans vouloir entrer dans une querelle à la mode, soulignons que la Nature a été limitée plus haut au biologique, et que je m'abstiens de préciser si je considère la dichotomie Nature-Culture comme une réalité ou comme une vérité.

sait depuis longtemps. Or il se trouve que l'histoire des dialectes gallo-romans est passablement documentée. Le gascon, par exemple (et l'exotiste en pâlira d'envie, qui travaille souvent sur des ethnies sans archives!) peut être suivi de façon continue depuis le XIIème siècle. Ce sera donc une originalité de l'ethnolinguiste-dialectologue que de pouvoir faire intervenir le temps dans d'innombrables questions. Questions particulières, comme lorsqu'il opposera le parler d'une classe d'âge à celui d'une autre classe d'âge; question générale aussi, parfois : le problème du changement linguistique où, une fois qu'on a fait la part de la causalité interne, on s'accorde largement à souligner l'importance des facteurs extra-linguistiques, ne concerne-t-il pas au premier chef l'ethnolinguiste ?... Et puis, il est des spécialités qui paraissent relever de disciplines soigneusement calfeutrées, mais où l'intrusion de l'ethnolinguiste pourrait être de quelque bénéfice : si L. FEBVRE sut voir que l'outillage mental d'une époque réclame une étude particulière, on ne peut s'empêcher de penser que la contribution qu'il y apporte dans *Le problème de l'incroyance au XVIème siècle* reste bien décevante — faute, est-on tenté de dire, d'une suffisante perception des problèmes ethnolinguistiques[3].

. **L'Espace** : sa liaison avec les faits de langue constitue la dialectologie en général, et la géographie linguistique en particulier. Nous esquiverons ici toute tentative de définition plus précise du fait dialectal[4], et nous supposerons connu le fait gascon en particulier. Notons simplement que celui-ci est l'un des plus amplements décrits qui soient : non compris le vieil *A.L.F.*, quatre atlas linguistiques lui ont été consacrés (celui de J. SEGUY pour l'ensemble de la Gascogne; ceux de G. MILLARDET et de T. LALANNE pour la région des Landes; celui d'A. GRIERA pour le Val d'Aran); le gascon a fait l'objet d'un grand beau dictionnaire (S. PALAY) et d'un ouvrage de synthèse (G.

---

[3]On ne devrait pas avoir à rappeler que parut dès 1954 une très pénétrante (et déjà ethnolinguistique) analyse où était montrée l'insuffisance de l'examen d'outillage mental auquel procéda L. Febvre, en philosophie et plus particulièrement concernant le langage : Lutembi, "Le problème de la croyance au XXème siècle et la religion de M. Lucien Febvre" dans les *Cahiers* 13-14 et 15 du Collège de 'Pataphysique'.

[4]Le signataire confesse toutefois bien volontiers son réel impérialisme dialectologique; mais c'est à condition qu'on lui accorde que "dans une communauté linguistique de quelque étendue, il n'y a jamais unanimité sur la réalisation phonique, morphologique et syntaxique" (J. VERGUIN, *Le malais*), et qu'on peut appeler dialectales toutes ces variations.

ROHLFS) récemment révisés, et l'on recense une bonne quantité de monographies; commence aussi à paraître le dictionnaire de l'ancienne langue de K. BALDINGER; le contact du gascon avec l'aragonais, le catalan, le languedocien a été étudié dans des thèses (W.D. ELCOCK, J. CARRASCAL SANCHEZ, et surtout P. BEC). En revanche, si l'on sait un peu, grâce à M. LANUSSE, l'influence que le gascon exerça sur le français, on reste bien vaguement renseigné sur la francisation du gascon, et le français régional de Gascogne lui-même nous est largement inconnu. Par contre, l'on doit à X. RAVIER des pistes neuves et prometteuses : en notant les refus lexématiques et le degré de disponibilité des mots qu'il recueillait pour l'*A.L.G.*, il a su amorcer l'étude des données négatives ainsi que celle de la compréhension interdialectale (cf. *R.Li.R.* 1965 et *Actes* du Colloque "Les dialectes romans de France à la lumière des Atlas régionaux").

. **La Société** : l'opposition si connue, langue des hommes-langue des femmes, jadis mise au programme de la dialectologie (*Orbis*, 1952), n'a guère retenu les chercheurs en Gascogne, non plus d'ailleurs que les variations du langage en fonction de la position sociale. S'agit-il d'ailleurs (si la distinction n'est pas purement capricieuse) de sociolinguistique ou d'ethnolinguistique ? C'est un fait pourtant qu'en domaine gascon l'ethnolinguiste aura surtout à s'occuper de groupes à stratification sociale faiblement diversifiée; ou plutôt (puisque nous ignorons par exemple le parler spécial que pouvaient avoir les Cagots), de groupes dont la stratification sociale risque d'être suffisamment explicitée sous les rubriques "âge", "sexe", voire "espace" (car souvent", en Gascogne et ailleurs, plus on habite haut et plus on est tenu en suspicion). Par ailleurs, l'ethnolinguistique gasconne, forcément, sera plutôt rurale : il y a peu d'agglomérations importantes dans le triangle aquitain, et le gascon n'y est pas la langue usuelle. Ce caractère rural fait que telle acculturation, qu'on pourrait être tenté de réputer spécialisée, peut en fait se révéler assez générale : ce n'est pas proprement un vocabulaire technique (dans le sens socialement restrictif du terme) que releva A.-T. SCHMITT dans sa *Terminologie pastorale*, et la première des études en ce domaine est celle de J.-L. FOSSAT, *Formation du vocabulaire gascon de la boucherie et de la charcuterie*.

Le référent, quant à lui, pose nombre de problèmes théoriques, celui de sa pertinence par rapport à tout ou partie du signe linguistique n'étant pas le moindre. Les dialectologues intègrent assez couramment la description du référent à leur pratique, mais théorisent

rarement à son sujet. On sait la position de HUMBOLDT, pour qui "les mots ne sont pas des miroirs reproduisant, mais des miroirs projetant et modelant une image du monde", si bien que, loin de refléter le monde, "la langue devient chez l'homme comme le miroir de l'homme" (trad. L. KELKEL, *Etudes Philosophiques*, 1958) : position dont on a souligné qu'elle préfigurait l'hypothèse dite de SAPIR et WHORF. Il est intéressant de voir J. SEGUY (qui forma et/ou influença à peu près tous les chercheurs gasconisants) prendre son exact contre-pied, allant jusqu'à dire que rien ne s'interpose entre le signifiant et le référent : "... les mots et les choses. Quoi qu'il en soit des controverses raffinées sur la nature et les rapports des deux termes — savoir par exemple si entre la chose et le signifiant il y aurait un je ne sais quoi d'impalpable, d'idéal, appelé signifié..." (*Annales du Midi*, 1972). Le débat pourrait relever de la philosophie plus que de l'ethnolinguistique; mais peut-être aussi qu'il vient de conceptions dissemblables du référent. Si pour ma part j'ai été amené à définir le signifié comme "souvenir ou prévision de l'adéquation d'un signifiant à un contexte et à une situation", ce n'est pas seulement pour rendre à la psychologie ce qui me semble lui être dû; c'est parce que le référent me semble pouvoir aussi bien consister dans un objet tangible que dans une expérience, vécue ou imaginaire, et qu'on pourrait être tenté de réputer abstraite. Il semble cependant que soit plus aisé à examiner le lien qui unit l'objet tangible à tout ou partie du signe; et que, plus cet objet offre un caractère discret, et plus il s'impose avec force à l'ethnolinguiste : après tout, pour n'avoir reçu son nom qu'en 1895 (et aux Etats-Unis), la doyenne de nos activités, l'ethnobotanique, existait alors depuis un bon demi-siècle; et l'apport de cette spécialité à l'ethnolinguistique gasconne est considérable, grâce à la thèse de J. SEGUY. Avec une ancienneté comparable, la toponymie au contraire, peut-être gênée par les frontières plus floues de l'objet nommé, reste en Gascogne une spécialité étymologique : c'est son droit, mais on peut regretter que trop rares soient les cas où la toponymie a fait profiter l'ethnolinguistique du riche enseignement qu'on est en droit d'attendre d'elle. D'un autre côté, il convient de ne pas s'exagérer l'importance du caractère tangible et discret des référents : depuis la parution d'*Ethnologie et langage* de G. CALAME-GRIAULE, on sait qu'un référent aussi abstrait et illimité que le langage lui-même peut, et même doit

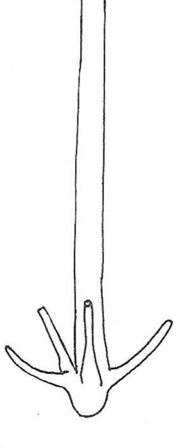
constituer un objet privilégié de l'ethnolinguistique[5].

Ceci dit, que l'objet technologique doit être pris en compte par le linguiste, c'est la leçon des Wörter und Sachen; mais, pour être sue, une leçon n'est pas toujours appliquée, comme le montre le petit exemple suivant :

(I) LE POINT DE VUE DU LINGUISTE : dans son *Thesaurus praeromanicus*, J. HUBSCHMID s'est penché sur le mot commingeois **todelh** 'cime d'arbre'. Aucun rapprochement ne s'offre avec aucune des langues traditionnellement sollicitées par l'étymologiste mais, par son signifiant comme par son signifié, **todelh** s'intègre assez bien dans une liste qui comprend, entre autres, **todós** 'manche du fléau' (Aveyron), **touça** 'cime d'arbre' (Portugal) et surtout **tuturru** 'pointe, extrémité' (Pays Basque). Aussi J. HUBSCHMID voit-il dans **todelh** un Relikwort pré-latin.

(II) LE POINT DE VUE DU DIALECTOLOGUE : il sera ici modeste, mais décisif, puisqu'il consistera à faire remarquer que le Couserans (région limitrophe du Comminges) connaît le mot **todelha** 'agitateur à bouillie' : le signifiant est bien proche de **todelh**, mais le rapport entre la cime d'un arbre et une cuiller à pot ?

(III) LE POINT DE VUE DE L'ETHNOLINGUISTE : L'*A.L.G.* offre une image de la **todelha** et note que l'instrument est toujours constitué d'un verticille, généralement de sapin. On est donc amené, à titre d'hypothèse de travail, à poser une chaîne étymologique **todelh** 'cime' < **todelha** 'agitateur à bouillie' < latin TUDĬCULA 'cuiller à pot'. Il n'y a là aucun obstacle phonétique, mais est-il vraisemblable que la prégnance de l'humble ustensile ait été telle, qu'il imposa son nom à un objet aussi essentiel qu'une cime d'arbre ? Ici encore, c'est l'ethnographie qui lèvera les doutes du linguiste : jusqu'au XVIIIème siècle au moins, la bouillie constitua la base de l'alimentation paysanne dans les Pyrénées centrales; l'humble ustensile, très longtemps, fut donc un objet de première nécessité : dans ce pays riche en forêts, c'est une vision purement utilisatrice qui détermina notre dénomination de la cime d'un arbre.



---

[5] Dans nos régions au moins, outre les conceptions populaires du langage, l'ethnolinguiste devra s'astreindre à explorer l'oeuvre d'assez nombreux "fous littéraires", ethnologues et linguistes pré- et para-scientifiques.

Le modeste exemple ci-dessus n'a d'autre prétention que d'illustrer l'étroite symbiose qui doit régner, en territoire gallo-roman, entre linguistique, dialectologie et ethnolinguistique; et déjà, il permet peut-être de voir que la sémantique dialectale requiert toutes les forces de l'ethnolinguiste[6]. Mais on aurait tort de croire que seul les objets façonnés se prêtent à ce type d'étude : les animaux, par exemple, ont été pour P. BEC l'occasion de fructueuses explorations ethnolinguistiques (*R.Li.R.*, 1960). Comme on doit par ailleurs à J. SEGUY la découverte de ce fait capital : qu'à côté de la géographie linguistique des signifiants, il existe une géographie linguistique des signifiés (*Via Domitia* 12-13, 1967), on se dit qu'il doit encore exister une géographie linguistique des "implications culturelles" dont l'ethnolinguiste ferait volontiers son profit, la constitution d'une symbolique dialectale me paraissant l'une des tâches urgentes de notre discipline. Ce n'est d'ailleurs pas au nom de la seule connaissance pure que je la réclame : c'est une grande leçon d'ethnographie de la communication que nous révéla F. BABY dans sa *Guerre des Demoiselles*, en montrant qu'une manifestation, indubitablement carnavalesque du point de vue de ses acteurs-émetteurs, avait été incomprise des pouvoirs publics-récepteurs au point de passer pour une révolte armée... Avec le rêve de cette symbolique dialectale, se pose cependant le problème des ethnotextes. Aussi étonnant que cela paraisse, il reste ici bien des améliorations à attendre[7], tant de la pratique dialectologique que de la pratique ethnographique. Il est en effet des dialectologues qu'intéresse surtout la variation dans l'espace des signifiants, et qui travaillent par exemple sur les traductions de la *Parabole de l'enfant prodigue* : ce contenu *ne varietur* du texte est bien gênant pour l'ethnolinguiste. Quant aux folkloristes, c'est trop souvent dans le passé qu'ils ont gommé la précieuse information dialectale en n'offrant dans leurs recueils que des traductions françaises. Aussi est-on heureux de saluer l'édition parfaite des *Contes* d'Arnaudin que nous devons à J. BOISGONTIER; et, de C. JOISTEN, on utilisera plus volontiers le

---

[6]Parce qu'on a curieusement qualifié cet exemple de "philologique" (pour moi, le philologue établit des textes), je me vois obligé de préciser que la parenté (ethnique et linguistique) entre Basques et Gascons reste l'un des grands problèmes de mon domaine d'études.

[7]Depuis que cette communication fut lue, j'ai eu la joie de lire la magnifique thèse de X. RAVIER, *Le récit mythologique dans les Pyrénées bigourdanes, essai d'ethnolinguistique*, qui réalise toutes les améliorations que je souhaitais ici.

Folklore des Etres Fantastiques (*Via Domitia*, 1962) que les *Contes populaires de l'Ariège*. Encore ai-je borné mes exemples aux contes et aux légendes : le domaine de l'ethnotexte est bien sûr incommensurablement plus vaste que celui de la littérature populaire; mais ce n'est guère que dans ce dernier secteur que nous disposons d'une documentation gasconne un peu fournie, et publiée de façon soigneuse.

***

En définitive, l'ethnolinguistique dialectologique, en territoire gascon, n'illustre évidemment pas toutes les facettes de l'ethnolinguistique : les langues et les cultures exotiques ont tant de merveilles à nous apprendre!... Mais elle n'est pas non plus, bien sûr, toute la dialectologie. Se pose même ici un petit problème bien académique : l'ethnolinguistique est-elle bien une discipline linguistique ? C'est là un terme d'une détestable ambiguïté, si l'on en croit K. HEGER (*Tra. Li.Li.* 1965) qui distingue entre *linguistique 1* 'ce qui est de la langue', *linguistique 2* 'ce qui est de la science de la langue' et *linguistique 3* 'ce qui concerne les bases théoriques et méthodologiques de la science de la langue'. Certes, cette polysémie ne nous laisse pas sans recours; mais enfin, l'habitude est prise de parler d'Atlas linguistiques et non d'Atlas langagiers... D'un autre côté, certains spécialistes confisqueraient volontiers à leur exclusif profit le terme de *linguistique*! Problème insoluble. Mais remarquons que les trois "o...-linguistique" (psycho-, socio-, et ethno-) se démarquent par la composition de la linguistique tout court. N'est-ce pas parce que cette dernière s'est parfois restreinte à l'étude des seuls signifiants d'une part, et que *linguistique* d'autre part implique 'langue' dans son opposition à 'parole', qu'on a éprouvé le besoin d'un composé ? Car les trois "...o-linguistiques" ont ceci de commun, qu'elles s'intéressent très volontiers à la face signifiée des signes, et que la parole, plus encore que la langue, constitue peut-être leur domaine d'activité propre. Dans cette perspective, je serais assez tenté de définir l'ethnolinguistique des romanistes comme une dialectologie à vocation sémantique très marquée.

A partir de là, diverses spécifications sont possibles. On pourrait au besoin distinguer par exemple entre une ethnolinguistique purement descriptive (ou ethno*graphie* linguistique) et une ethnolinguistique interprétative (ou ethno*logie* linguistique) sans pour autant différencier les buts de l'ethnolinguistique. Car il est aussi légitime de scruter des matériaux linguistiques pour parvenir à une meilleure

DISCUSSION

Liste des intervenants: J.L. FOSSAT, D. REY-HULMAN, S. ELBAZ, J. SCHÖN, P. ACHARD, G. CHARACHIDZE, G. MOUNIN, C. PARIS, J. FRIBOURG, C. PETONNET, H. CLAUDOT, J.C. DINGUIRARD.

Qu'en est-il du concept de région? (J.L. FOSSAT) Selon quels critères (économiques, administratif, linguitiques...) le définir? (D. REY-HULMAN)

Ce concept est très vague. Je fais allusion au concept tel qu'il est employé quand on parle de français régional. Vraisemblablement l'ethnolinguiste devrait d'abord s'instruire auprès des géographes qui ont mis sur pied un certain nombre de concepts tel celui de rayonnement d'une grande ville. (J.C. DINGUIRARD)

La norme serait donc un point urbain? (D. REY-HULMAN)

Pour le français régional il semble qu'il faille passer par la cité (J.C. DINGUIRARD)

Parlant du référent vous avez donné votre définition du signifié. Qu'en est-il de celle de référent. (S. ELBAZ)

On a un référent concret dans le cas des objets : pour l'enfant qui apprend à parler on peut associer un signifiant et un référent concret. Pour les mots abstraits je n'ai pas de solution. Prenons le cas du terme Dieu. Du point de vue du signifié ce terme ouvre toute l'étendue qui va de tout à rien suivant celui qui le prononce ou celui qui l'entend. (J.C. DINGUIRARD)

Le référent existe en dehors du signifié et du signifiant? (S. ELBAZ). Oui (J.C. DINGUIRARD)

Le matériau ethnologique sert-il à l'interprétation du fait linguistique, voire du mot, tout court seulement? (J. SCHÖN)

Pas à l'interprétation... Les contes d'une région donnés dans leur seule traduction française sont inutilisables. Il faudrait des matériaux ethnographiques utilisables pour le linguiste et inversement. Or cela est rare. (J.C. DINGUIRARD)

Il y a le niveau du mot : et c'est peut-être à ce niveau que l'ethnolinguistique doit trouver son objet. Mais il y a aussi le niveau du système; que se passe-t-il là? (J. SCHÖN)

Au sujet de votre exemple et des trois protagonistes, je ne vois pas bien en fait où est l'ethnolinguistique dans votre trio. A moins qu'elle ne soit le triangle de tout cela?

Finalement l'ethnolinguistique est simplement une certaine conception de la linguistique portée à la conscience de ceux qui la pratiquent quelquefois sans le savoir, ou bien simplement faisant l'objet d'une problématique théorique et méthodologique alors qu'elle ne le faisait pas auparavant.

A propos de votre schéma, maintenant; la dichotomie nature/culture a-t-elle un fondement objectif ou conceptuel? (G. CHARACHIDZE)

Chacun de nous est tour à tour et successivement philologue, dialectologue, ethnolinguiste, historien-géographe et bien d'autres choses encore. Chacune de ces hypostases soit concourir à l'amélioration de la linguistique dans son ensemble.

Quant au schéma il a seulement une fonction pratique: la dichotomie nature/ culture est un outil mis au point par exemple par les ethnologues, qui permet d'appréhender un certain nombre de problèmes. Mais il ne faut pas faire de cette opposition un absolu. (J.C. DINGUIRARD)

Vous avez dit mettre de côté la nature avec la biologie, la physiologie, etc. Or quand vous parlez du référent vous êtes du côté de la nature. Le référent c'est toujours l'objet réel. (G. MOUNIN)

Votre exemple de la cueillère est finalement la quintessence de l'ethnolinguistique : l'exemple des réinterprétations successives ne vaut pas seulement pour le référent concret mais aussi pour les référents dont vous dites qu'ils renvoient au vécu. Cette référence au vécu est, je pense la seule définition que l'on peut donner, dans une certaine mesure, d'une racine verbale pour certaines langues. Je vais au-delà. Cette gymnastique que vous faites faire par différentes personnes ou par le cheminement de la pensée, ce cheminement vaut aussi bien pour la structure syntaxique d'une langue donnée. On pourrait alors définir l'ethnolinguistique comme la linguistique telle qu'elle devrait être pour pouvoir appréhender jusqu'au bout tous les phénomènes qui sont en présence. (C. PARIS)

Dans votre schéma ne mettez-vous pas le référent avec le protagoniste et non sous "nature"? (J. FRIBOURG)

Je serais tenté de le mettre à côté du protagoniste. Mais en définitive je ne sais si c'est le référent ou bien l'idée de référent qui doit être l'objet de l'étude de l'ethnolinguiste. (J.C. DINGUIRARD)

Votre approche de la nature est épistémologiquement tout à fait située dans la culture. N'avez-vous pas voulu mettre dans "nature" ce qui ne pouvait en aucun cas être mis en relation avec la société, déterminé par la société. Mais pourquoi la société est-elle séparée de espace-temps puisque ces données impliquent une organisation sociale qui les prend en compte et n'ont de sens que par rapport à celle-ci?

Ceci dit, la remise en cause que vous faites de l'ethnolinguistique par rapport à l'histoire est très importante. (D. REY-HULMAN)

Personnellement j'utilise nature/culture comme un vieux cliché commode mais je ne vois aucun empêchement à ce qui vous barriez culture et que vous mettiez société à la place par exemple. (J.C. DINGUIRARD)

Si je peux me permettre, n'étant pas linguiste... : vous avez mis à juste titre l'accent sur la notion de temps : c'est une catégorie qui est en voie d'oubli chez beaucoup de chercheurs et notamment ceux qui travaillent sur l'espace. l'ethnolinguistique doit y veiller de très près. (C. PETONNET)

A partir de ces notions de temps et espace, on doit se poser le problème de l'ethnocentrisme : on projette nos catégories. Je dis cela parce que vous avez placé la catégorie temps sur le même plan que celle de société. En second lieu, vous faites une opposition entre nature et culture comme si l'on pouvait percevoir une limite tranchée entre ces deux catégories. (H. CLAUDOT)

Nous évitons le plus souvent possible l'ethnocentrisme et le "chronocentrisme". C'est peut-être une des tâches de l'ethnolinguistique que de déterminer d'abord ce que signifie le concept temps dans l'ethnie étudiée. C'est peut-être un préliminaire. (J.C. DINGUIRARD)

Parler du référent et parler de l'opposition nature/culture paraissent devoir être liés.

Le problème du référent est délicat. Une chose est le référent dans un morceau de discours, dans une phrase, dans une situation discursive bien définie, mais parler de référent à un niveau qui est quasiment lexicologique, c'est-à-dire un niveau où l'on suspend les conditions d'usage du mot... Le référent du mot arbre par exemple ce n'est pas un arbre précis, ce n'est pas prédécoupé dans la nature et la nature précisément dans cette affaire est quelque chose qui n'existe pas vraiment puisque parler d'arbre c'est déjà être dans une culture dans laquelle on exerce un certain découpage sur un monde physique qui existe certainement mais qui existe d'une façon qui est inconnaissable, insaisissable, à part les opérations que le langage exerce sur ce monde.

En linguiste, je pense qu'on peut parler de la co-référence de façon assez précise mais qu'on ne peut pas parler de la référence de façon aussi précise; de la même manière on peut dire que les travaux des linguistes reposent sur l'existence d'un effet de sens alors qu'on est incapable, en linguiste, ethnolinguiste ou sociolinguiste de dire ce qu'est cet effet de sens. (P. ACHARD)

Il serait bon que quelqu'un retrace l'histoire de ce terme référent. (G. MOUNIN)

DISCUSSION GÉNÉRALE

Liste des intervenants: G. MOUNIN, G. DRETTAS, J. FRIBOURG, G. CALAME-GRIAULE, P. ACHARD, J. SCHÖN.

Quels ont été les points essentiels abordés aujourd'hui?

Il a beaucoup été question du concept de référent. Par ailleurs on s'est demandé s'il y avait une, deux ou trois ethnolinguistique. (G. MOUNIN)

Il faut certainement revenir à la distinction ethnolinguistique/sociolinguistique. Une partie des pratiques de recherche qu'Aroutiounov décrit pour l'Union Soviétique sont appelées là-bas sociolinguistiques. Par ailleurs, en Union Soviétique, ils n'utilisent pas le terme ethnolinguistique ou seulement avec le sens d'usage de critères - quels qu'ils soient - pour définir les groupes ethniques. Parmi les soviétiques, Aroutiounov est d'ailleurs un des premiers à utiliser le terme ethnolinguistique. Par ailleurs, dans son exposé, D. Rey-Hulman met sous ethnolinguistique une série d'objets qui peuvent très bien être considérés comme sociolinguistiques. (G. DRETTAS)

Selon les uns l'ethnolinguistique ferait partie de la sociolinguistique, selon d'autres, ce serait l'inverse. Pour ma part je suis plutôt du dernier avis mais il y a un vaste débat à lancer à ce sujet. (J. FRIBOURG)

Il y a un vaste problème de terminologie. Certes il semble exister un consensus entre les conférenciers qui sont intervenus jusqu'ici; mais il faudrait en être sûr et étudier les réserves qui existent par ailleurs sur ce consensus. (G. CALAME-GRIAULE)

Il semblerait que le débat ethnolinguistique/sociolinguistique dérive en partie du problème des rapports entre ethnologie et sociologie. Si quant aux méthodes et préoccupations, les deux disciplines peuvent assez bien être séparées, il semble tout de même que ce soit un héritage historique de l'époque de la colonisation et d'un traitement différencié des sociétés dominantes et des sociétés dominées.

Une des tâches de notre génération est peut-être d'arriver à une vue plus unitaire des sociétés humaines en général, dans lesquelles les différences entre ethnologie et sociologie devraient être dépassées. (P. ACHARD)

Les buts de ces deux types de recherche ne sont pas les mêmes bien qu'il y ait des points communs. Il s'agit de deux cercles concentriques où il y a une grosse partie commune. La notion d'espace, la notion de personne, n'intéressent pas la sociolinguistique. (J. FRIBOURG)

On est passé de l'objet de l'ethnolinguistique, ce matin, à des expériences de terrain. En cours de route n'aurait-on pas perdu un peu l'objectif initial qui est de répondre à la question : peut-on déterminer l'objet "scientifique" de l'ethnolinguistique?

Par ailleurs, par rapport à tous ces problèmes on a beaucoup entendu les linguistes et assez peu les ethnologues.

Enfin, dans les discussions théoriques d'aujourd'hui il y a un grand absent en la personne de Peirce. (J. SCHÖN)

A l'écoute des communications présentées par les dialectologues on a l'impression qu'ils plaident coupables en disant je ne suis qu'un philologue. Or la philologie dite réelle, c'est exactement ce que Fossat décrit comme étant l'ethnolinguistique. Les ethnolinguistes ne doivent jamais perdre de vue qu'ils ont un ancêtre dans la philologie des *realia*. (G. MOUNIN)